

XYZ. La revue de la nouvelle

La chirurgienne et le sculpteur

Daniel Gagnon



Numéro 45, printemps 1996

Regards

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4570ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gagnon, D. (1996). La chirurgienne et le sculpteur. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (45), 21–27.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque,

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

La chirurgienne et le sculpteur

Daniel Gagnon

Les bandes vidéo sont présentées à la galerie du 23 janvier au 17 février, ainsi qu'une trentaine de sculptures inédites et une rétrospective.

Les invités bavardent, cocktails en mains. Elle ouvre la porte, et la voilà se faufilant dans la foule et serpentant entre les sculptures : là se cachent des regards étranges, et la plupart des œuvres nous montrent la course d'un homme maigre, qui ressemble à s'y méprendre au sculpteur lui-même, un homme dont les yeux rougis cherchent à capter d'invisibles signaux.

L'artiste est là, représenté par ses sculptures montées sur des socles, avec ses yeux ronds et son corps grêle, sa candide et misérable allure, c'est cela qui est effarant, elle l'a connu en chair et en os, et elle le voit enfermé dans un corps de glaise, encerclé de chair muette, yeux au milieu de la pierre.

Les invitées en mini-robe et collants, les dames en robe de soirée, les messieurs en smoking regardent avec stupéfaction la bête humaine.

Le sculpteur se cache là dans ses sculptures, l'aile broyée ; son corps multiplié émerge partout des œuvres qui crient au secours, son corps mutilé est enfoui dessous les décombres des années.

Le drame est fini, il est mort, songe la chirurgienne, n'y a-t-il eu personne pour indiquer un chemin à cet homme perdu ? Il a galopé dans la tempête, emporté par la furie de ses sens. Que ne l'a-t-elle connu avant !

« Le sculpteur est un fabuleux poète du corps. Une nouvelle forme de sensibilité apparaît, brutale, audacieuse, lit-on dans le catalogue de l'exposition, elle ne s'accommode pas de clichés, de

compromissions. Fini le mensonge, les œuvres de Derrick Martial sont l'expression d'un cri du corps.»

Depuis qu'elle l'a opéré, la chirurgienne n'a cessé de penser à lui, à son corps. Elle s'est mystérieusement attachée à lui. Elle se dit qu'elle ne peut survivre que si elle sent sa présence, son âme et, si elle doit lui dire adieu, un adieu final ce soir, la souffrance sera intolérable.

«Aurais-je pu construire une relation amoureuse avec lui, se demande la chirurgienne, aurais-je pu avoir une rencontre charnelle avec lui? Aurais-je été une aventure passagère de plus, vite oubliée? Les hommes ramènent tout au sexe. C'est une solidarité que je recherche, le sculpteur habite mon imaginaire, mon affectivité, il m'aide à vivre. Pourquoi s'échappe-t-il dans tous ces corps sculptés? Qui dois-je aimer? Qui est-il?»

Un corps amaigri, voilà tout ce qu'il lui restait pour vivre, pour sentir, pour réagir, la mort lui a volé son corps, la chirurgienne n'a pu le sauver.

Son travail ne la satisfait pas.

Elle est contente de communiquer avec l'œuvre.

«J'ai appris à vivre dans le silence, songe la chirurgienne. Il existe au fond de moi comme une présence bénéfique. Comment interpréter cela? Sa présence est comme un soleil dans ma vie, qui chauffe mais ne brûle pas, ça rallume l'amour que je peux donner aux gens autour de moi, l'amour ne se divise pas, il est en profusion dans le monde, je veux vivre avec l'homme que j'aime, pourquoi le laisser dans un cercueil?»

La première partie de l'exposition est constituée de sculptures qui requièrent un arrangement spécial de tiges, et qui furent inspirées par les séjours du sculpteur en psychiatrie et par l'observation de danseurs et d'acrobates dans les écoles de cirque. Partant sur des enchaînements de pensées, Derrick Martial a souligné les difformités, mais aussi les efforts des corps luttant contre la mort, il a mobilisé peu à peu tout un effectif de figures, il a imaginé des corps amputés, des corps gelés, des corps atrophiés, des corps disloqués, des corps brûlés, des corps

obèses, des corps cancéreux, mais des corps toujours sauvés par sa main d'artiste, des corps courageux et beaux dans leur combat contre la maladie.

Dans le corps que la chirurgienne a examiné à l'hôpital, palpé et tâté avec ses mains aveugles, elle ne sait trop comment dire, il y a eu une sorte de miracle. A-t-elle été trompée par son imagination ? Elle a vu un nouveau corps, un corps qu'elle ne connaissait pas. Le corps du sculpteur dégageait une sorte de lumière diffuse au matin quand elle avait refermé la plaie, il n'y avait plus aucun mal dans ce corps, on ne reconnaissait plus le corps de la nuit au point qu'on se demandait s'il n'y avait pas eu erreur. Que s'était-il passé ? Entre quatre heures du matin et huit heures, le sculpteur avait sombré dans un coma profond et la mort était survenue à neuf heures, le cœur s'était arrêté de battre et le corps s'était figé comme une sculpture de plâtre.

« Né à Springfield le 3 juillet 1954, fils du pasteur de la paroisse, lit-on dans le catalogue de l'exposition, Derrick Martial étudia la peinture avec sœur Janette Lane à Manchester, puis travailla à la décoration d'églises à Lowell. Il se perfectionna ensuite dans les écoles des Beaux-Arts de Newport, avec John Levirieux, et au cirque de Malone, avec Richard Bastet et Miss Fugdoe (1975-1981). À partir de 1983, il commença à s'occuper systématiquement des mouvements corporels provoqués par les maladies nerveuses, dont ses œuvres sont largement imprégnées. »

La chirurgienne ne s'attend pas à ce que le sculpteur crie, pleure ou sourie. Elle le regarde vivre à travers ses sculptures. Elle ne cesse plus de les regarder.

Il y a beaucoup de talent dans l'imagination même de cette exposition, qui évite l'apparence du procédé, tout en mettant à profit une technique qui ne tolère pas l'approximation.

Après que les sculptures l'aient guidée d'intervalles en intervalles jusqu'à la fin, la chirurgienne demeure seule au milieu d'un regroupement de sculptures. Debout sur le plancher vernis, elle bouge un bras, tourne la tête d'une sculpture mobile, elle la fait marcher.

Elle ne se lasse pas d'admirer avec quelle simplicité de moyens le sculpteur a réussi dans sa démarche aussi sobre que singulière à faire vivre son corps. Elles sont en vie et pourtant leur créateur est mort.

Elle appuie sur le bouton qui allume l'écran vidéo encasté dans la sculpture où apparaît la tête de l'artiste.

— Toutes mes sculptures sont absolument jalouses de vous, dit-il. Vous figurez parmi elles comme la plus passionnante, vous êtes l'œuvre la plus originale, la plus élaborée, un témoignage irréfutable de la vie, tout mon métier éprouvé n'arrive pas à votre cheville. Quand je pense que vous travaillez sur les vrais corps, c'est mille fois supérieur à tout ce que je peux faire, moi ma matière est bien inférieure.

— Mais vous lui insufflez vie, riposte la chirurgienne.

— Si l'on veut, mais je n'en sauve aucune, dit le sculpteur.

— Ne dites pas cela, vous n'en savez rien, vos créations donnent vie, j'en suis certaine.

— Mes sculptures ne peuvent guérir personne du cancer du sein, du poumon ou de la prostate.

— Moi non plus, je ne guéris personne avec mon scalpel. Les gens se guérissent par eux-mêmes. Ce soir, vous me guérissez, Derrick, vous me faites un bien immense, vous me redonnez vie. La personne que j'étais à dix ans, que j'ai essayé d'oublier, cette honte pour cette personne que j'étais, j'ai toujours été un peu bizarre, très intelligente à l'école, cette honte de mon corps...

La chirurgienne appuie sur un autre bouton et le vidéodisque diffuse une autre entrevue du sculpteur.

— On me pourchasse depuis trente ans, raconte le sculpteur. J'ai été maintes fois expulsé de chez moi et mes meubles ont été dispersés aux enchères. Je suis traqué par des agents du gouvernement, je suis libre et seul, j'ai tenu tête, j'ai travaillé en silence, ma force est là, dans l'ombre. Je connais leurs pratiques et leurs tactiques. Ils veulent détruire notre culture parce qu'ils désirent gouverner, ils utilisent les vieux moyens de la guerre

froide et les méthodes de la police secrète. C'est du harcèlement. Tous les matins, quand je sors de chez moi, une personne, en même temps que moi, de l'autre côté de la rue, juste en face, fait claquer sa porte d'entrée, sort et s'en va, l'air de rien. Je sais que cette personne me suivra toute la journée. Moi, j'entends ce claquement de porte toute la journée. Il ne faut pas répondre à leurs provocations. Comme ces deux hommes l'autre soir dans un bar, ils ne cessaient de jeter par terre leur briquet, juste pour m'énerver. Je suis parti. On m'épie constamment, je vis en résidence surveillée depuis des années. Je lutte, j'essaie de rester constamment éveillé. Ils ne peuvent me voler mes visions. Ils peuvent me prendre mes œuvres, mais ils ne peuvent me prendre mon âme.

— Derrick, moi j'ai confiance en vous, je suis là, ne l'oubliez pas, ne sentez-vous pas déjà toutes les bonnes ondes que je vous envoie, toutes mes pensées amoureuses qui vous enveloppent ?

La violence tendue de la journée se dissipe. Depuis plusieurs jours déjà, le défi de la médecine n'a plus la même résonance sous les voûtes de la salle d'opération. Cette fois, la compétition est franchement passée au second plan des préoccupations de la chirurgienne. La cassure créée au sein de sa vie sentimentale par l'apparition du sculpteur est devenue irréparable. Elle, qui voici un mois, serait restée de marbre après une telle opération, a flanché devant tous ses collègues, elle qui, en d'autres temps, se serait vigoureusement ressaisie, ne s'est même pas cachée pour pleurer, tant il est vrai qu'elle a été touchée par cette mort.

Ces derniers jours, l'humeur de la chirurgienne alterne entre l'optimisme et le découragement. Si la salle d'opération ne lui apporte plus guère de satisfaction, l'exposition, en revanche, brille de tous ses feux un bref moment comme un pur diamant.

Elle appuie à nouveau sur un bouton et fait apparaître le sculpteur.

— Quelle drôle de vie, dit le sculpteur, j'ai toujours été à côté de la perspective, incapable de me conformer, peu soucieux de dégager de mon action un aspect permanent, solide et

identifiable socialement. L'harmonie intérieure ne se soumettait pas à la composition sociale extérieure. Aujourd'hui, je ne suis pas plus en accord avec la société, j'ai du mal à regarder plus que deux minutes la télé, à lire un journal ou un dépliant publicitaire, mais j'ai appris peu à peu à régler mon action avec un certain dynamisme personnel sans renoncer à ma vie intérieure, sans la détruire. J'en ai la force maintenant, quoique bien fragile. Le chatolement des couleurs de la création fait peur et le public reste parfois stupéfait devant les œuvres. Il faut le conquérir. À vingt ans, je n'aurais pas pu en parler, et même aujourd'hui avec mon expérience, je rencontre des résistances de la part de nombreuses personnes qui ne cherchent la vision claire que dans des structures désuètes et qui craignent de s'aventurer dans le merveilleux.

Le corps du sculpteur se métamorphose lentement sous les yeux de la chirurgienne, il prend une teinte plus pure et plus éclatante, il est de couleur pastel avec des nuances changeantes, il occupe subtilement l'espace, il est transparent.

Il y a dans le regard de la jeune femme un étonnement silencieux devant le rayonnement diffus de l'hologramme. Une très jolie lumière dorée court à la surface de l'image et prête à la représentation de l'artiste une sorte de présence irradiante et surréelle.

La chirurgienne, si habituée à la douleur âpre des corps et de leurs habitants, avec un métier solide au service d'une vision très objective et synthétique, est une grande sceptique, mais quand le corps parle en joie, elle est la première à l'entendre.

— Dans votre corps, il y a beaucoup de silence et d'humble amour à piéger, dit la chirurgienne, quand la lumière du cœur et la lumière extérieure se joignent en un beau feu puissant, c'est la santé, c'est l'amour.

On fera bien sûr grief à l'artiste de s'être laissé emporter par la mort. La chirurgienne avait pu retirer à temps la balle que le sculpteur s'était tirée dans la poitrine à bout portant, mais il avait déjà perdu trop de sang.

Les dames en robe de soirée et les messieurs en smoking s'apprêtent à sortir par groupes silencieux de la galerie. Que ne prennent-ils pas eux aussi la tangente, que ne partent-ils pas eux aussi folâtrer et galoper en plein champ ? se demande la chirurgienne.

La mort du sculpteur n'a pas manqué d'entraîner la clientèle bourgeoise et institutionnelle qui se laissait depuis longtemps désirer. L'annonce de la disparition du sculpteur, dont on disait la source d'inspiration presque complètement tarie, a eu l'effet d'une bombe.

La cote de Derrick Martial, qui avait fléchi et reculé de près de 20 % dans les derniers mois, a bondi. Les acheteurs ont maintenant un élément solide sur lequel appuyer leur politique d'achat : le suicide de l'artiste.

— Madame, la mort est venue apporter son appui, dit le marchand, mais il ne faut pas oublier que toute vie est faite pour être conservée dans les limites définies par Dieu. S'en défaire par un coup de pied en avant ne saurait être qu'un pis-aller !

— Il avait déjà perdu trop de sang, dit la chirurgienne.